

sabre que je portais était exactement pareil à celui du commandant. Il était droit, et non bancal, comme on l'a dit, et avait aussi une poignée en acier. Il y a des témoins qui auront sans doute, eux aussi, remarqué mon sabre; ils diront bien que mon sabre est identique à celui de celui-là.

Les témoins suivants ne font que répéter, sous de moins vives couleurs, les faits qui ont précédé l'exécution de Mgr Darboy et des autres otages. Nous publierons demain les dépositions de Salmon et de Teyssi; ce dernier est un sergent de tirailleurs arrêté à Paris, qu'il traversait pour se rendre à Versailles, et gardé comme otage, pour avoir résisté aux offres brillantes de la Commune et avoir refusé d'être nommé colonel.

Faits Divers

Un manufacturier de Strasbourg, M. S..., ancien conseiller municipal de cette ville, dont la fortune s'élevait à 600,000 fr., et que la guerre a ruiné, était venu à Paris pour chercher des moyens d'existence qu'il n'espérait plus trouver dans son pays natal, d'ailleurs si plein de douloureux souvenirs.

Bientôt réduit au dénuement, il obtint, grâce à de bonnes références, un modeste emploi d'inspecteur ou de surveillant dans un de nos principaux magasins de nouveautés.

Malheureusement M. S..., profondément affecté et voulant sans doute s'étourdir sur sa fortune disparue, avait contracté la funeste habitude du jeu, auquel il se livrait avec passion. Une somme de 6,000 fr., produit d'une collecte faite par ses amis de Strasbourg pour lui venir en aide, fut perdue en deux jours.

Loin de se corriger, il fut plus que jamais en proie à la fièvre du jeu, et sous cet empire, cet homme dont la vie avait été sans tâche, s'oublia, dans le poste de confiance où il avait été admis sur la recommandation d'honorables négociants, jusqu'à opérer des détournements.

Au bout d'un mois d'exercice dans son emploi, M. S..., envisageant avec effroi les conséquences de sa coupable conduite, et ne voyant à cette position d'autre issue que le déshonneur et les remords, réagissant sur son caractère, prit résolument le parti de s'arrêter sur cette pente fatale en se dénonçant lui-même. M. S... déclara à ses patrons qu'il était indigne de leur confiance, et fit des aveux complets. Il les pria de faire prendre à son domicile, les marchandises qu'il avait détournées, et leur remit le carnet sur lequel elles étaient inscrites par ordre de date.

Ces détournements se composaient de guipures, de dentelles d'un grand prix, représentant une valeur de quinze à dix-huit mille francs.

Le journal le *Soir* a prononcé fort agréablement l'oraison funèbre du *londrés*, ce cigare à cinq sous, qui avait lui-même détrôné le fin cigare à quatre sous de nos pères.

Hier, à minuit de relevée, s'est doucement éteint le dernier *londrés* à vingt-cinq centimes.

Il était un blond pâle, mince, un peu aplati d'une face, craquant et sec du bout du nez. Le foyer, formé de feuilles légèrement sèches, était ferme, poreux. Une belle cendre blanche et fine, comme une petite parcelle d'une baguette de bouleau, couvrait le foyer, ralentissant le feu et tamisant la fumée, une fumée légère, pâle, vaporeuse.

Ce trésor de cigare m'était échu pour la modique somme de cinq sous et je l'avais choisi un peu au hasard, parmi beaucoup d'autres semblables. Je l'ai fumé longuement, avec conscience, mais, hélas! bien mélancoliquement. Je puis dire que j'en ai aspiré jusqu'à la dernière bouffée et que mes lèvres ont recueilli son dernier soupir.

Le *londrés* émigre maintenant chez les riches. Il était jusqu'à aujourd'hui le cigare du tiers-état, de l'aïeule, de l'*aveu* *mediocritas*. Son prix même semblait le destiner aux fortunes moyennes. Vingt-cinq centimes : c'était précisément un juste milieu, un point de jonction. Jusqu'à cette limite, les prodigalités étaient légitimes. Mais la limite était bien rigoureuse, on ne l'eût pas dépassée d'un centimètre. Le jour où le *londrés* eût coûté vingt-six centimes, il était perdu sans retour pour les fumeurs bourgeois!

Voilà, dit François Magnard, le Juif Errant répété à la pipe!

Un rassemblement assez considérable s'était formé hier, place du théâtre, à Montmartre, autour d'un saltimbanque qui faisait des tours de passe-passe. — « Messieurs, dit-il après avoir exécuté plusieurs tours, je vais escamoter les montres des cinq personnes les plus spirituelles de la société. Voyons, qu'est-ce qui met sa montre dans mon chapeau! »

En même temps, il faisait le tour de l'assistance : les cinq montres furent déposées dans le couvre-chef.

Maintenant, dit-il, je vais leur faire faire un voyage sur le boulevard extérieur; après quoi elles reviendront dans mon chapeau. Veuillez vous ranger pour qu'elles passent.

Le public se rangea naïvement. Alors l'escamoteur, s'élançant tout à coup, prit subitement sa course par la rue Dancourt, la descendit d'un trait, et avant que les assistants fussent remis de leur surprise, disparut absolument.

On a su depuis que cet individu a joué un rôle dans la Commune et jouissait alors d'une certaine influence.

On n'a plus retrouvé ses traces.

Variétés

La Flotte baleinière en Amérique

Au milieu des glaces. — Un correspondant de San Francisco adresse à une feuille belge le récit pittoresque suivant de la perte de la flotte baleinière américaine dans l'Océan arctique :

Vers le 1er mai 1871, les baleiniers commencent à arriver dans les glaces au sud du cap Thaddeus. Ils trouvent beaucoup de glace, très-compacte, de sorte qu'ils ne peuvent avancer que faiblement vers le nord. Le vent souffla fortement du nord-est pendant la majeure partie du mois de mai.

Vers le 1er juin, la glace s'ouvrit un peu et les navires avancèrent jusqu'en vue du cap Navarin.

Ici l'on prit cinq ou six baleines, on en entendit plusieurs autres, lançant de l'eau parmi les grandes glaces, mais elles disparurent bientôt.

Quelques baleines furent prises en traversant la mer d'Anadir.

Pendant que les navires avançaient vers le cap de Behring et Plover-Bay, les baleines avaient passé le détroit.

La barque *Oriole* fut arrimée et conduite dans Plover-Bay pour subir des réparations.

La flotte passa le détroit de Behring entre le 18 et 30 juin, quelques-uns des navires prenant à bord l'équipage du *Japan*, perdu au cap East.

Le 6 août, le vent se modéra et la glace se disloqua. Quelques navires avancèrent et passèrent les bancs; en quelques jours, la majeure partie de la flotte était au nord des Blossom Shoals.

Le temps était beau et l'on appareilla au nord-est jusqu'à l'île de Wainwright; on y trouva des baleines et on en prit plusieurs à la fois; mais, la glace étant très-abondante et très-compacte, on en perdit plusieurs.

Cependant les symptômes restaient favorables et l'on conservait l'espoir d'une saison productive.

Tous les navires se mirent à l'ancre ou se fixèrent à la masse de la glace de terre. La pêche de la baleine se fit alors activement plusieurs jours, les chaloupes parcourant les défilés praticables.

Mais, le 11, août, un grand nombre furent enfermées dans les glaces par le vent qui les chassait vers la côte.

Le vent soufflait de l'ouest, et les navires durent se mettre au large afin de ne pas être emprisonnés ou emportés sur la côte, sous la pression de la glace.

On eut une énorme difficulté à sauver les chaloupes en les traînant sur la glace pendant une longue distance; quelques-unes souffrirent beaucoup, mais toutes furent sauvées.

La glace travaillait fortement vers la côte, et les navires eurent beaucoup de peine à s'garer; quelques-uns même échouèrent, mais revinrent à flot.

Le 13, la glace s'arrêta, ayant touché fond, laissant un passage libre le long de la terre, jusqu'à la pointe de Belcher.

Des chaloupes furent lancées chaque jour et chassèrent sans discontinuer.

En même temps, on reçut avis que les baleines étaient abondantes dans les parages des îles aux Chevaux marins, et plusieurs navires y envoyèrent des chaloupes, avec ordre de dépecer les baleines sur la glace et d'apporter les quartiers aux navires, ceux-ci ne pouvant pénétrer jusque-là.

Le 29, de légers vents du sud-ouest, fraîchissant à la fin du jour, amarrèrent si fixement la glace sur la côte que plusieurs navires furent pris.

Les autres se retirèrent plus avant vers le rivage, par trois ou quatre brasses, les glaçons avançant et les débris de glaçons s'amoncelant autour d'eux.

Par suite du fort courant vers le nord-est, la masse flottante s'échoua le long du chenal dans lequel se tenaient la plupart des navires.

A ce moment, il commença à neiger et il y eut plusieurs tempêtes du sud au nord-ouest. Les navires furent étroitement bloqués ensemble, et le grément de plusieurs se confondit.

Le 1^{er} septembre, la barque *Roman* fut brisée par les glaces, en dépeçant une baleine.

Elle fut emportée sans espoir jusqu'aux îles aux Chevaux marins et elle fut broyée entre deux champs de glace; l'un était échoué, l'autre de plusieurs lieues superficie vint heurter le premier, et le *Roman* fut pulvérisé en quarante-cinq minutes.

Il sombra de l'avant, laissant son mat de misaine et le gaillard d'arrière hors de l'eau, la glace l'ayant soulevé jusqu'à ce que les derniers débris disparurent dans l'abîme.

Le capitaine, les officiers et l'équipage échappèrent sur la glace avec leurs chaloupes; mais sans autre chose que ce qu'ils portaient sur le dos. L'équipage fut réparti sur les autres navires.

Le 2 septembre, le brick *Comet* fut écrasé par le champ de glace. Il devenait évident que la glace travaillait vers la côte très-violentement; le chenal se rétrécit chaque jour, et il ne resta plus d'espoir d'échapper.

Cependant chacun restait convaincu qu'à la première tempête du nord-est, il serait aisé de se dégager.

Le 8 septembre, la barque *Avashonk* fut brisée entre la glace flottante et la glace de terre; son équipage fut également réparti sur les autres navires.

Comme les jours se suivaient sans symptômes d'ouverture, les capitaines commencèrent à redouter cette perte de temps, la saison s'avancant rapidement.

Ils ne pouvaient croire que la glace ne s'éloignerait pas de la côte, puisque cela avait eu lieu dans toutes les expéditions précédentes à cette époque de l'année.

On ne voyait qu'une seule nappe de glace aussi loin que l'œil portait, excepté l'étroit chenal de la côte, qui avait 200 mètres à un demi-mille.

Les navires se trouvaient les uns encerclés de glace, les autres dans l'eau libre, depuis la pointe Belcher jusque deux ou trois milles sud de l'île Wainwright.

Pendant tout ce temps, chacun attendait avec impatience une tempête de nord-est; mais, au contraire, le vent continua de souffler du sud-est et du sud-ouest. Ceci rendait la masse de plus en plus compacte.

Aussi les capitaines de navires songèrent sérieusement au péril de la situation. Celui-ci était devenu évident, et comme la saison était avancée, il y avait danger d'être pris pour de bon, la glace envahissant chaque jour une partie du chenal.

Un meeting de tous les capitaines fut convoqué en vue de concerter des mesures de salut en faveur de leurs équipages, pour le cas où il serait impossible aux navires de se tirer de leur position dangereuse.

Il fut résolu de charger le brick *Kohola* et de tâcher de lui faire franchir la barre à l'île Wainwright, où il y avait cinq ou six pieds d'eau.

On le hâla à côté du *Charlotte*, de San-Francisco, à bord duquel on gara les huiles et les provisions sur le pont; le *Kohola* tira encore neuf pieds.

Cependant il fut reculé contre la côte dans l'étroit espace libre près du rivage, et on fit un effort pour le soulever.

Ceci fut reconnu impossible et il fallut y renoncer.

En même temps, une expédition de trois chaloupes était organisée, sous le commandement du capitaine Fraser, pour suivre la côte

jusqu'à la mer libre, et ensuite aller à la recherche des navires qui avaient réussi à échapper de la glace ou qui étaient postés en arrière, car on savait que sept navires se trouvaient plus au sud.

Le capitaine Fraser réussit à trouver les navires *Arctic*, *Progress*, *Midas*, *Lagoda*, *Chance*, *Daniel*, *Webster*, et *Europa*, dont les capitaines déclarèrent spontanément qu'ils attendraient les équipages des navires en détresse, aussi longtemps que leurs ancres tiendraient bon.

Espérant encore que la glace s'ouvrirait et leur donnerait passage, le capitaine Redfield, du brick *Victoria*, essayait de faire franchir la barre à son navire, mais sans succès.

Dans la nuit du 9 septembre, le temps fut calme et l'eau se gela autour des navires; ce n'était qu'avec grande difficulté qu'une chaloupe baleinière pouvait y passer.

Il fallut doubler les chaloupes de cuivre pour les empêcher d'être coupées par la glace.

Dès ce moment, et sans perdre une minute, on envoya par les chaloupes des provisions dans le sud, la retraite pouvant être également coupée aux chaloupes, et alors le voyage aurait dû s'effectuer à pied. On savait, du reste, qu'aucun navire n'avait de provisions suffisantes pour passer trois ou quatre mois dans les glaces.

Dans le cas où les navires échapperaient, ces provisions pouvaient être remises à bord, car chacun espérait, malgré qu'il n'y eût pas d'espoir.

Il fallait bien abandonner les navires, car il n'existait d'hivernage nulle part, même si l'on avait eu assez de provisions.

De plus, on savait que si les navires ne parvenaient pas à s'éloigner, leur sort était d'être pulvérisés à la première tempête du nord-ouest.

Le 13 septembre, un autre meeting fut tenu par les capitaines, chacun ayant pu former sa triste conviction. On résolut donc de s'éloigner. S'il y avait eu un port quelconque, on aurait laissé quelques équipages pour garder les navires et empêcher leur destruction par les indigènes. Mais se trouvant en mer, exposé à chaque tempête, les chances fatales étaient une certitude.

Le 14 septembre, le drapeau fut hissé sur tous les navires, signal du départ des équipages. Les chaloupes furent chargées des provisions et vêtements indispensables, et à 4 heures après-midi, toute la caravane était en route pour le sud.

En suivant la côte, ils remarquèrent que la glace était bien plus forte qu'ils n'avaient présumé, et eût-on réussi à faire franchir la barre de Wainwright par les navires, qu'ils n'auraient jamais réussi à se dégager complètement.

La nuit, on campa sur le rivage, et au point du jour, le 15, on s'avança vers le cap Glacial; il ventait fortement du sud, et arrivés près des navires, les fugitifs eurent énormément de peine à les atteindre, les chaloupes étant fort chargées et la mer mauvaise.

L'*Artic*, le *Midas* et le *Progress* perdirent chacun une ancre pendant l'opération de leur prise à bord.

Le 16, tous les équipages s'étaient réfugiés sur les navires et le vent soufflant ferme du nord-ouest, on leva les ancres et l'on gouverna au sud-ouest vers Plover-Bay, où on ferait de l'eau et du bois, pour de là se rendre aux îles Sandwich.

Ceci eut lieu par cinq navires, l'*Artic*, le *Progress*, le *Midas*, le *Lagoda* et l'*Europa*, qui y arrivèrent le 24 et repartirent le 25.

La distance parcourue par les chaloupes, après avoir quitté les navires, avant d'atteindre la flottille du cap Glacial, avait été de 73 milles. Sur tout le parcours, la glace était compacte, laissant à peine un chenal étroit le long du rivage.

ETAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES

12 janvier. — Céline Paquet, rue Saint Maurice. — Rosalie Dhooghe, rue Bernard. — Elisa Balcaen, rue des Longues Haies. — Marie Duvaliers, rue de Soubise. — Léontine Crommelynek, rue de Lille. — Marie Command, rue du Curoir.

13 janvier. — Jeanne Trachez, rue de la Croix. — Henri Glorieux, rue de l'Epeule. —

Marie Beaucamps, rue de la Paix. — Flore Joye, rue Turgot. — Désiré Delbecq, rue de la Paix. — Alfred Glorieux, Grande rue. — Léon Crignon, rue Saint Georges. — Achille Derbaudringhen, rue Saine Pierre. — Alfred Vandendriessche, au Fontenoy.

DÉCÈS

12 janvier. — Augustin Volbrach, 4 ans, au Pile. — Victor Dutilleul, 35 ans, rue Wallon. — Alphonsine Amand, 1 an, rue de l'Hermitage. — Henri Pérot, 4 ans, rue Saint Honoré. — Zoé Gallois, 2 ans, rue de Lanoy. — Palmyre Langlet, 1 an, rue Ste-Thérèse.

13 janvier. — Henriette Demouveau, 57 ans, ménagère, au bas de l'Enfer. — Malvina Leblanc, 1 an, à l'Epeule. — Léandre Heyman, 1 an, à l'Hôpital. — Gustave Duthoit, 1 an, rue de l'Industrie. — Jules Verheyen, 2 ans, rue Saint Antoine.

THÉÂTRE DE ROUBAIX

Lundi 15 Janvier 1872

Par extraordinaire et pour cette fois seulement
Chaque dame accompagnée d'un cavalier aura droit à son entrée gratuite; il en sera de même de tout enfant accompagné d'une personne.

Dernière représentation de
La Baronne ou tout pour de l'or, drame nouveau en 4 actes de M. Charles Edmond.

La Mariée du mardi-gras, vaudeville en 3 actes de MM. Grangé et L. Thiboust.

On commencera à 6 h. 3/4

EN VENTE

CHEZ J. REBOUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
1, RUE NAIN, 1

**ALMANACH
DE ROUBAIX**
PRIX : 15 Centimes

AVIS AUX MARCHANDS DE LAIT

Tous les marchands de lait sont priés de se rendre à l'assemblée générale, qui aura lieu le jeudi 11 janvier, et le dimanche 14 du même mois, chez M. Desbouvres, rue Pauvrière, à 6 heures du soir, pour s'entendre sur des résolutions qui concernent leurs intérêts.

GUÉRISON DE LA PHTHISIE PU MONAIRE

et de la BRONCHITE-CHRONIQUE
Traitement nouveau. — Brochure de 136 pages. 9^{me} Edition par le docteur JULES BOYER. — On reçoit cet ouvrage franco, en adressant 1 fr. 50 en timbres-poste à M. Delahaye, libraire, 23, Place de l'Ecole de Médecine, à Paris. 9968

CHEMIN DE FER

DE SÉVILLE, XERES, CADIX.

PAIEMENT PAR ANTICIPATION D'UN SEMESTRE D'INTÉRÊTS.

Avis. — Depuis le 25 novembre, le coupon d'intérêt du 1^{er} semestre de 1871 est payé à la caisse de MM. LES FILS DE GUILHON JEUNE, banquiers à Paris, 73, rue Blanche, à tous les obligataires qui adhèrent à la transaction du 3 avril 1870.

Le semestre d'intérêt est de CINQ FRANCS pour chacune des obligations que la transaction substitue aux obligations actuellement existantes, soit fr. 1,42 c. 1/2 à recevoir sur chaque titre d'obligations en circulation.

Le dernier délai de 2 mois, accordé par la loi espagnole aux obligataires pour adhérer à la transaction, devant être ouvert très-prochainement, les obligataires qui voudront roucher le montant du coupon payé par anticipation sont invités à envoyer immédiatement leurs titres et leur adhésion à MM. LES FILS DE GUILHON JEUNE, chargés d'effectuer le paiement. 1590